

Victor dit « Jojo » Laveille, résistant communiste, ancien déporté à Mauthausen-Ebensee : souvenirs de Janine Laveille

Jojo avait un caractère fort, avec de l'humour, il aimait rire ! Il faisait aussi des cauchemars à cause de sa déportation à Mauthausen...

En 1941, il connaissait Joseph Danlos, qui était résistant à Merville. Victor n'avait que seize ans mais malgré son âge, il est entré en résistance avec le groupe Zéro-France de Lepeu, à Dives-sur-Mer. Pendant l'Occupation, il avait dû interrompre son apprentissage au Centre de formation de Dives, il se destinait à être chaudronnier. Du coup, il n'avait pas encore de métier. Un jour, il fut interpellé par deux gendarmes, alors qu'il était occupé à ramasser des tracts largués par avion dans le marais.

- « Qu'est-ce que vous faites là ? »

- « Vous voyez bien, je ramasse le courrier ! »

L'un des gendarmes lui fila une bonne gifle ; son fils serait plus tard lui aussi un résistant. En 44, quand le réseau a été grillé, on n'a pas vraiment su qui avait parlé. Grâce à Danlos, Jojo était parti au début du mois de décembre 43 en Dordogne où il avait rejoint les FTP. Il fut accueilli là-bas par Paul Marion, qui était déjà à Périgueux. Là, ils ont fait des actions de combat et des attentats, surtout contre les chemins de fer. Il m'a dit « Là-bas, j'ai eu peur », ils manquaient de sommeil surtout, ils dormaient comme ils pouvaient, dans la forêt, les granges... Il me parlait surtout de la Dordogne, très peu de la Normandie. Il a bien connu Mme Cardelec, elle venait avec son vélo aux pneus pleins et lui amenait le courrier. Ce n'était qu'un gamin, dix-sept ans...

Il avait du mal à parler de Mauthausen, il fallait que cela vienne de lui-même.

En Dordogne, ils posaient des pains de dynamite sur les rails de chemin de fer, en faisant en sorte que les dégâts puissent être réparés après la guerre. Une fois, sur la ligne Périgueux-Les Eyzies, ils font descendre le conducteur du train, un Allemand, il avait un casse-croûte au pain noir, ils lui ont donné un pain blanc et lui ont botté le c... et puis ils l'ont laissé filer, ce gars terrorisé ! Une fois encore, ils ont arrêté des jeunes en tenue qui collaboraient (milice ?), ils ont échangé leurs frusques avec leurs beaux vêtements et les ont laissé filer. Ils ont fait sauter plusieurs fois la plaque-tournante de Périgueux. Ils allaient aussi dans les perceptions et laissaient des reçus de remboursement après avoir emmené l'argent.

Son capitaine, Coco Roche, était un cheminot de la région qui travaillait au P.O. Il n'a pas été déporté et ils sont restés amis après la guerre. Leur chef principal était Roger Ranoux, dit « Hercule », sa tête était mise à prix un million de francs ! Il fut longtemps le président de l'ANACR (Association nationale des anciens combattants de la Résistance).

Ça remonte à loin, mon Dieu !

Mon Jojo a été pris le 4 mars 44. Ils devaient monter un attentat pour essayer de délivrer une famille juive prise par les Allemands, à Saint-Pierre de Chignac. Ils ont monté un attentat au Capelot, sur la route nationale 89, à 10 km de Périgueux, contre un convoi de la Division *Brehmer* qui arrivait de Périgueux. Ils attendaient deux camions mais ils ont été surpris par la force allemande ; plusieurs jeunes résistants ont été massacrés. Alain dit « Dubreuil » a été grièvement blessé. Jack, un Américain, a été emmené avec eux, comme il avait sa plaque d'identification, il a été prisonnier de guerre. Jo et d'autres ont été violemment battus, puis à la prison de Périgueux, torturés et interrogés par la Gestapo. Il a rendu une grande gifle, et a été « payé » en retour... Envoyé ensuite à Limoges, il y retrouve Paul, mais tous deux font semblant de ne pas se connaître. Il se trouvait dans la cellule après celle des fusillés... Des jeunes, vingt ou vingt-cinq ans, étaient fusillés, il les entendait appeler maman... Il a ensuite été envoyé au camp de Royal-Lieu à Compiègne, où il retrouve Roger Hassan dit « Émile Blanchette » qui lui a donné un de ses deux pulls, parce qu'il neigeait. Jo était sérieusement blessé au dos, il avait les pieds gelés. Puis il a été déporté à Mauthausen.

Ils ont voyagé quatre-cinq jours, quelques-uns ont réussi à s'évader dont Mr Alliot, le mari de Mme Alliot-Marie. Dans ce cas de figure, les copains étaient mis à poil, c'est arrivé à Longwy. Arrivés le samedi de Pâques 44, ils étaient complètement nus à Mauthausen, accueillis par les SS et les chiens. Vêtements en tas, et au pas de course ils ont rejoint le camp à 1 ou 2 km par un petit sentier. Quand ils traversaient la ville, les gamins leur crachaient dessus. Une ou deux religieuses ont fait le signe de croix sur le pas de leur porte. ..

À Mauthausen, c'est le circuit de tous les déportés. À poil, rasés, dans les sous-sols de Mauthausen, en quarantaine. Tout ça est raconté dans le livre de Jean Laffite, *Ceux qui vivent* racontent, Jo l'a bien connu...

Place d'appel, on leur attribue leur matricule. Roger Hassan prend une trempe terrible parce qu'il ne se souvenait plus de son nom « Émile Blanchette »... Ils ont été envoyés au revier, le « camp russe », à l'extérieur du camp, Roger était très malade. Jojo, blessé au dos, était debout sur un tabouret, avec près de lui un SS, arme à la main. Un docteur de camp, un Caennais, lui a nettoyé sa plaie. Il avait aussi les pieds gelés, et sa blessure s'était infectée. Gravement malade de dysenterie, il a été sauvé par un médecin russe qui lui adonné quelques gouttes d'un produit brun, très amer : sans doute de l'opium pur m'a-t-on expliqué plus tard. Il fallait choisir ceux qui avaient une chance de s'en sortir.

Fin juillet (le 19 ?), il fut envoyé à Ebensee, et Roger Hassan au Lobel Pass (deux annexes de Mauthausen). À Ebensee, Jo reçoit le matricule KLM 62 661. Il a creusé les tunnels pour les usines d'armement, d'avions... Il reste seulement la porte aujourd'hui, il y a des maisons à l'intérieur. Il a travaillé dans un tunnel immense. Là, il a connu Paul Colette, tout ça, il en parlait seulement avec ses anciens camarades... Il m'a dit une fois qu'il avait dû ramener un mort sur son dos, c'était extrêmement pénible. Il a aussi raconté les pendaisons, le soir, presque chaque jour, on les obligeait à regarder en défilant le pendu dans les yeux. Un déporté était obligé de retirer le tabouret ; il était tué s'il refusait... Et puis il y a cette histoire du petit Italien, seize ans, pendu par les bras par le commandant du camp, Ganz, qui a lâché ses chiens sur le gosse. Pieds arrachés, le gamin criait sa mère, « Pitié Commandante ! », il fut achevé au pistolet. Jo me disait : « C'est pas moi qui te l'ai raconté », comment l'aurais-je su autrement ? Il me l'a raconté au début qu'on était mariés. Une nuit, un capo sous les ordres d'un SS, a battu un mort un détenu pendu à un montant du chalet où ils étaient. Jo a assisté à ça. La nuit suivante, il était content de me raconter ça : « J'ai fichu une trempe au capo, je l'ai laissé sur le carreau ! On était deux Français et un groupe de Russes qui me disaient en russe : vas-y Georges ! » Le lendemain, le gars n'était pas mort, mais il n'y eut pas de suite.

Il m'emmenait à toutes les cérémonies : « Si tu n'y vas pas, il me disait, je n'y vais pas non plus ! ». Tous les ans, on allait à Mauthausen. En 49, son premier retour, il a assisté à la pose de la dernière pierre du monument français. Il était abonné au *Patriote*, mais quand on s'est mariés, il n'avait aucune carte, rien. Le secrétaire de l'amicale des déportés, Mimile Vallée, me dit : « A-t-il sa carte, sa pension, son carnet de soins ? » Je ne savais pas ! Jo se faisait tout petit... Il me dit : « Bon, tu vas voir Germaine, elle va t'expliquer ce qu'il faut faire, il va gueuler mais tu fais ce que Germaine te dit ! »

Son premier centime de pension il l'a touché en 58 ou 59, 59 je crois. Il disait : « Je me suis pas battu pour l'argent ! » Ils l'avaient cru disparu à Périgueux, ayant jeté ses papiers dans le ruisseau du manoir où il fut arrêté, et il a reçu la croix de guerre à titre posthume.

À son retour, fin mai 45, il est rentré chez ses parents. À la Libération, il allait pêcher des truites dans la montagne et ramenait ça au camp pour les malades. Les premières fois, il ne mangeait pas, il était affamé ! Alors après, il mangeait avant dans la montagne. Une fois, un juif lui a fait boire une petite bouteille de lait. Ils sont rentrés en wagons à bestiaux, comme quand ils étaient partis. Il me disait : « On a viré tous les STO et les travailleurs volontaires, on avait de la place ! » Ils étaient mauvais vous savez, avec tout ce qu'ils avaient vécu ! Aux arrêts, ils « organisaient » (ils disaient ça : ils volaient) des boîtes aux troupes US pendant qu'un d'eux les amusait. Quand ils passaient dans les gares, les Allemands leur faisaient des signes et alors ils leur jetaient les boîtes à la tête – « On en a peut-être tué quelques-uns ! » Ils avaient des grosses boîtes de poudre d'œuf, des rations américaines, c'es ce qu'ils mangeaient, ils se faisaient des omelettes. Le voyage a duré une semaine. Quand ils ont passé le Rhin, sur une mauvaise passerelle, le cheminot roulait au pas. À Longwy ils ont foutu le bordel parce qu'on leur avait donné un peu d'argent, et arrivés au mess ils n'ont pas voulu payer et ils ont tout cassé ! Ceux qui étaient solides étaient déchaînés. Jo devait protéger un compagnon, un maire PC de la banlieue de Paris, qui avait perdu la tête. Il y avait beaucoup de communistes à Mauthausen, c'était un camp NN (*Nacht und Nebel*).

Au Lutetia, ils ont été questionnés pour repérer d'éventuels militaires allemands, ils n'ont pas apprécié... Dans le lit, pas moyen de dormir, Jo était obligé de coucher par terre, c'était trop mou. Et ils ne pouvaient pas se chausser, on leur avait donné des chaussures à la Samaritaine. Il se promenait dans le métro, les chaussures à l'épaule, en tenue rayée. On lui donnait des pièces, des billets dans la main...

Ils ont été accueillis à la gare de Caen par Léonard Gilles, un résistant de Caen, qui a ramené Jo avec sa traction au Hôme. Ses parents étaient à Cabourg, son père travaillait au déblaiement, et il a sauté sur une mine en décembre 45. Jo a ensuite gardé les Allemands au déminage, et puis il s'est mis à travailler, il avait sa sœur à charge... Il est retourné à l'école à Mondeville, et a eu son CAP de chaudronnier en 48.

Une chose : il n'a jamais habité Dozulé, malgré ce qui a été raconté !

Il faisait des cauchemars ; la nuit, il rêvait de bombes qui allaient péter *etc.* En parlant de moi, il disait à son copain Marcel Pontin : « C'est qu'elle voulait pas me suivre ! » André Marchand, un autre déporté d'Ebensee, étranglait sa femme la nuit, alors ils faisaient chambre séparée. « J'en tuais toutes les nuits des capos ! » qu'il disait...

Il y a eu des règlements de compte à la Libération. Jo avait sur lui un bout de ferraille, qu'il avait aiguisé. Une fois je lui demande : « Tu en as tué des capos ? » Il ne m'a pas répondu. Il racontait ce qui était positif, ils éclataient de rire ensemble ! Le long de la baraque, à Mauthausen, ils étaient à table, installés là. Les amicales vendaient leurs CP le matin, l'après-midi ils riaient, des vrais gamins ! J'en ai des photos !

Ses dernières années, c'était plus vivable, il avait la maladie. Il a gardé une mauvaise santé intestinale, des fois il disait : « Je sens le camp, je sens la mort... » Il avait besoin de retourner à Mauthausen, retrouver ses camarades, les serrer dans ses bras jusqu'à les étouffer... Son ami, Roger Gouffault, dans son livre *Quand l'homme sera-t-il humain ?*, il parle d'Ebensee.

Jo a connu Michel de Boüard dans les amicales, il y avait des scissions... Une fois, il a été arrêté par un flic et l'a envoyé promener, il n'aimait pas les uniformes ! Le flic lui a dit : « Les morts il paraît que ça vous fait pas peur ! » C'était après la guerre d'Algérie, il y avait des histoires avec les voisins. Il a fait vingt-quatre heures de garde à vue et a été condamné à quinze jours avec sursis pour avoir tutoyé les gendarmes. Michel de Boüard a témoigné auprès de l'avocat pour le faire libérer.